Deuxième partie : mes 25 premières années

C'était un quartier pauvre, peu peuplé, sain à cause de son altitude, mais formé en partie d'anciennes carrières d'où était tiré ce beau sable jaune et fin qui charmait mes yeux d'enfant. Quelques masures et des immeubles d'un ou deux étages, occupés par des carriers et aussi par les employés des transports en commun, car vers le 80 de la rue Haxo existait le dépôt des omnibus "Lac Saint-Fargeau - Arts et Métiers" et "Belleville – Louvre".
De place en place, à intervalles réguliers, de la rue du Borégo au 85, on rencontrait des anneaux de fer fixés au bord du trottoir destinés à attacher les chevaux attelés aux charrettes qui devaient transporter le sable des points d'exploitation.

Quartier sain et aéré où le lac Saint-Fargeau et les ombrages de ses abords permettaient des réunions agréables et des promenades en bateau fort appréciées de la jeunesse.

- Au 85, le terrain à l'extrémité duquel les otages ont été fusillés en 1871.
- Au 87, le long de ce parc dénudé, quelques villas entourées de jardins.
- Au 89, une maison d'un étage dont la façade intérieure, ornée d'un coquet avancement donnant sur un très vaste jardin avec bosquets de lilas et de chèvrefeuille, et larges plates-bandes ornées de rosiers et de fleurs de toutes espèces. Ma petite enfance, de deux à neuf ans, s'écoula dans cette maison et dans ce jardin si sympathiques.
- Au 91, un important terrain d'horticulture où les serres abritent des plantes rares dont le parfum m'est encore présent. Ce jardin s'étend jusqu'au mur du cimetière de Belleville.

C'est au 87, dans le pavillon séparé de la rue par un petit jardin planté d'arbustes et par une grille, que je naquis le 12 février 1873. Pourquoi dans ce quartier retiré ? Je suis la huitième enfant d'une famille dont les premiers-nés sont morts prématurément. Deux frères seulement ont survécu, élevés en banlieue.
Mes parents ont décidé de se fixer sur les hauteurs de Belleville dont l'air est renommé, et à proximité de la ville où mon père aura affaire.
Sculpteur, statuaire, mon père est ancien élève de l'École des Beaux-Arts où, entre autres récompenses, il remportait la première médaille, alors que Carpeaux, son émule, ne méritait que la seconde. Avenir brillant s'il continue de cultiver son art. Mais à 27 ans, il épousait, en janvier 1852, une jeune fille éprise aussi d'art et de poésie, mais sans grande fortune : une fille d'artiste.
Bien vite la famille s'accroît. Mais il faut renoncer à la gloire, au succès, et mon père, grâce à ses titres, ses références se voit confier par l'empereur, la restauration du musée Campana, composé de statues et de groupes quelques peu mutilés, rapportés de la campagne d'Italie. Satisfait du travail intelligent et très artistique de mon père, l'empereur le convoque et lui demande d'exécuter le portrait du petit prince.

Mais les guerres successives, les grands événements de l'Empire contrarient ces projets et rendent la vie difficile : mon père, épris de nouveau et d'original, imagina représenter en tableaux les théâtres de Paris. Il assiste au spectacle d'opéras, de féeries, en vogue à l'époque, en croque les différents actes et dispose sur une scène, sorte de plateau d'un mètre carré et orné de décors, les personnages - statuettes de terre glaise sculptées par lui et d'environ 0,20 m. de hauteur - qui reproduisaient les scènes de l'opéra ou de la féerie. Il photographie ces tableaux et fait éditer ces œuvres stéréoscopiques qu'il intitule : "Les théâtres de Paris". C'est une œuvre unique, très appréciée alors, jusqu'à l'apparition du cinéma qui la dépasse et de combien... mais qui n'a rien du travail de patience et d'art qui présidait l'œuvre de mon père.
Puis, c'est la guerre (NDLR : 19/07/1870, déclaration de la guerre à la Prusse), ces jours de tristesse, des difficultés de toutes sortes, et le siège en plein hiver rigoureux : c'est la misère. Ma mère, toujours prévoyante a de bonnes provisions en cave ; aussi est-elle plus que jamais la Providence du quartier : elle distribue ce qu'elle peut distraire du nécessaire de sa famille.

Il n'est pas jusqu'aux amis qui reçoivent, au Jour de l'An ; de beaux oignons (quelle rareté !) enveloppés comme de belles oranges dans de blancs papiers de soie. ! Cette chère maman trouve tout simple d'assister, de soigner une voisine atteinte de petite vérole, et que, dans ces tristes jours, on a abandonné. Au petit jour, le 29 octobre, cette chère mère, si française, pleure alors que, faisant la queue pour quelques grammes de viande de cheval, dans les rangs de pauvres ménagères, une nouvelle se propage : «Bazaine a capitulé ! » (NDLR : 27 octobre 1870)

Plus terrible encore, c'est la guerre civile, la commune, et, le 26 mai, saisis d'épouvante, mes parents entendent la fusillade qui abat les otages, à quelques pas de leur demeure.
Peu après ce drame, les Versaillais sont vainqueurs et entrent dans Paris. Les esprits exaspérés par la vision des massacres, des incendies de la ville, des crimes, en ces jours impies, voient l'ennemi partout : mon père, en artiste travaille à ses heures, il n'est ni commerçant, ni ouvrier ; ma mère secourt toujours le malheureux. Mes frères, vêtus sans recherche, mais toujours corrects, sont élevés dans la meilleure école libre du quartier. Aucun doute, aux yeux de la population environnante, mon père est un espion. On le dénonce pour tel, et un officier de l'armée régulière vient l'arrêter. Jugement rapide, exécution sommaire, c'est ce que ma chère maman envisage durant cette nuit d'angoisse qui va décider du sort de son cher mari. Elle alerte des amis : artistes, poètes, qui, tremblant de crainte, vont tenter de témoigner de l'honorabilité de l'accusé. Mais, vers le milieu de la matinée, dans ce couloir de la Préfecture de Police où ils attendent, une porte s'ouvre et, oh ! Stupeur, le juge serrant la main de mon père lui dit : "Enchanté d'avoir fait votre connaissance, Monsieur Habert". Le juge clairvoyant a compris à qui il avait affaire, et, très intéressé de la description du travail de son prisonnier, il profite de sa compétence en travaux photographiques (c'est le début des progrès de cet art), il l'interroge longuement, se documente sur cette nouveauté qui se trouve être son violon d'Ingres. Libre, mon père arrive triomphant et si heureux, rue Haxo. Là est rangée, devant la grille du 87, la compagnie du lieutenant qui l'a arrêté la veille. Et le lieutenant, arrachant ses galons : "je ne suis pas digne de vous commander, j'ai failli causer la mort d'un honnête homme, d'un vrai Français". Mais mon père, très calme : "Mon ami, restez digne de votre grade et conduisez toujours vos hommes à l'honneur".

Fin 1873, l'ordre est rétabli. La vie normale a repris son cours. Mes parents s'installent au 89, les Théâtres de Paris exigeant plus d'espace pour les ateliers de photographie. En, 1874, je fais mes premiers pas dans cet enclos sacré où sont tombés les martyrs, et leur histoire est la première que me conte ma mère. Saisie d'effroi, j'imagine alors voir une mare de sang de ces martyrs, et ce souvenir ne m'a jamais quittée.
Cette même année, mon père estime que son devoir est de témoigner sa reconnaissance au Seigneur qui a épargné sa famille et délivré le pays de l'ennemi. Il décide d'abandonner Les Théâtres de Paris et de consacrer son temps à la gloire de Dieu. En tableaux, il raconte la vie de Jésus (quinze, entre autres, pour le Chemin de Croix) et, par lui, chaque personnage est sculpté avec tout l'amour et le respect qu'il convient.

En 1882, ma famille s'installe près de l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville, la rue Haxo estimée trop éloignée de la Chapelle des Catéchismes qui vient d'être construite rue de Palestine, et où je dois préparer ma Première Communion. Puis, la mort de ma grand-mère, en janvier 1884, oblige mes parents à demeurer rue du Pré-Saint-Gervais dans la maison de mon grand-père qu'ils ne veulent pas laisser seul.
C'est ainsi que mon mariage civil aura lieu à la mairie du XIXème arrondissement de Paris et à l'église Saint-Jean-Baptiste, en 1894, deux ans après la mort de mon grand-père et un an après la mort de mon cher père. Mon mariage, c'est une union qui s'annonce heureuse : j'épouse un des fils de deux amis d'enfance de mes parents.
Le lundi 11 novembre 1985, à 11 h du matin, Dieu m'envoie un fils : c'est mon Jean qui sera et reste ma joie, mon appui. Ma chère fille naît onze mois après son frère, et le cher ange que Dieu me reprendra à 13 ans nous arrive le 11 juin 1898.
Là s'arrête pour moi la vie calme et heureuse. Je perdrai mon cher mari, mon soutien : il est atteint de paralysie progressive et je dois penser à élever seule mes enfants.